

en voiture, comme on dirait que l'on a eu une bouteille de vin à boire, un livre à lire. C'est comme si, étant donné un morceau de la journée, une heure, deux heures, trois heures, il s'agissait, pour ces gens, de le manier, de l'exploiter, d'en faire un tout presque séparé. Ils ne mêlent pas plus leurs sentiments qu'ils ne mêlent leurs occupations. Ce sont des cases qu'ils ouvrent et qu'ils ferment à volonté. La politique est une de ces cases. La religion en est une autre. La société en est une troisième. Et puis, la politique ici n'est pas, comme chez nous, laissée en proie au hasard. Les nerfs du public et ses passions ne la gouvernent pas. Elle est montée à la façon d'une entreprise, et les partis sont réglés par la *machine* d'une façon qui n'autorise ni la fantaisie des idées générales ni celle des petites intrigues. Quant à la religion, la liberté absolue a tant multiplié les sectes et les nuances dans les sectes, que toute discussion est impossible. Le heurt d'opinions serait si vaste et si continu, que naturellement une réciproque complicité de tolérance et de silence s'est établie. Cette suppression des deux plus grands principes de dispute qui soient ici-bas achève d'imprimer à la causerie cette allure désarmée et bénigne, comme une simplicité plus cordiale. Du moins je la sens ainsi, car toutes ces impressions d'étranger doivent toujours porter avec elles ce correctif d'un « peut-être », qui ne sera jamais entièrement vérifié, même après une seconde, une troisième, une dixième expérience.

## IV

## LE MONDE

## II. LES FEMMES ET LES JEUNES FILLES

Quantité de notes prises pendant des mois après ces premières, sur ce « monde » Américain dont j'avais eu à Newport la sensation la plus complète en même temps que la plus saisissante. Je l'ai revu, et sous toutes ses faces, à Boston, à Chicago, à Newport de nouveau et à Washington. Ces notes griffonnées au jour le jour, — croquis du peintre, destinés à se fondre plus tard dans quelque tableau définitif, — je viens de les feuilleter à plusieurs reprises avec l'idée de les classer, de les résumer en quelques formules un peu nettes. J'ai trouvé à cette synthèse une difficulté qui provient moins de leur abondance que d'un travail de métamorphose accompli dans mon esprit par ce long voyage et par ces multiples expériences. De même que ces mots : les Etats-Unis, se traduisent aujourd'hui pour moi en des milliers d'images concrètes et distinctes, au lieu qu'à l'arrivée ils me figuraient une grande masse d'idées confuses et indéterminées, — de même ces autres mots : le « Monde Américain », ont cessé de

m'exprimer cette chose unique dont j'avais encore le préjugé à Newport. Il n'y a pas un « monde Américain », comme il y a un « monde Français » et un « monde Anglais ». Aux Etats-Unis, autant de villes, autant de sociétés, et comme aucune de ces villes n'est parvenue à s'assurer une domination de mode analogue à celle que Paris exerce sur notre province, cela fait toutes sortes de centres de vie sociale dont chacun mériterait une monographie. Certains romanciers de mœurs y travaillent, parmi lesquels je citerai M. Chatfield-Taylor à qui nous devons déjà de si curieuses esquisses du Chicago fashionable. Le langage vulgaire lui-même constate ces différences d'existence mondaine, avec ces grossissements propres aux locutions proverbiales. Combien de fois, au cours de ce voyage, m'a-t-on répété : « A Boston les gens vous demandent ce que vous savez, à New-York combien d'argent vous valez, à Philadelphie ce qu'étaient vos parents!... » Cet épigrammatique dicton n'est pas tout à fait exact. Il m'a semblé qu'à New-York, par exemple, les peintres, les sculpteurs, les écrivains et les artistes de théâtre étaient assurés d'un accueil aussi cordial que dans la vieille et savante citadelle puritaine, le *hub* du Massachusetts. Il n'en demeure pas moins évident que l'intensité de la culture est plus générale et plus violente à Boston, la frénésie du luxe plus forte à New-York, et qu'à Chicago il y a plus d'imitation, plus d'incertitude dans la recherche de ce qui convient. J'ai vu au théâtre, dans cette

dernière ville, des dames se lever pour aller saluer un acteur derrière la toile, sur la proposition d'un de leurs cavaliers. Puis, comme une personne de Boston se refusait à cette excursion dans les coulisses, elles se rassirent avec l'évidence dans leurs yeux de cette pensée : « Tiens! Cela ne se fait pas!... » Elles se languissent de Washington : « Quel séjour agréable! » me disait l'une d'elles; « les hommes n'y sont pas occupés, comme ici... Ils sont dans la politique ou quelque chose comme cela... *They have plenty of time for afternoon teas...* » Cette abondance de temps à dépenser dans des thés de cinq heures donne en effet à la cité des bords du Potomac une physionomie d'un Dresde ou d'un Weimar. On se croirait, à parcourir ses rues bordées de petits hôtels privés, sans traces d'affaires ou de commerce, dans quelque *strasse* d'une capitale allemande, et cette souplesse aisée de la vie sociale fait un contraste singulier avec la surcharge des autres villes. J'imagine que Frisco, — comme les contempteurs de l'Ouest s'obstinent à appeler San Francisco, — doit avoir de même sa coterie mondaine, très distincte, très spéciale, très originale, et aussi Saint-Louis, et surtout la Nouvelle-Orléans. Il en résulte que le voyageur retrouve mal, après quelque temps, cette première impression d'unité, laquelle est pourtant vraie aussi, — car ces « mondes » divers ne sont que des variétés d'une espèce et comme des groupes dans un groupe. En tout cas ils ont un trait en commun, sur lequel il est si peu possible

de se tromper que les plus superficiels l'ont remarqué, comme les plus profonds, le touriste de deux semaines comme un Bryce ou un Claudio Jeannet. Toutes ces vies sociales, si différentes soient-elles, sont uniquement, absolument l'œuvre de la femme. C'est pour la femme et par la femme que ces « mondes » existent, en sorte que, pour les comprendre dans leur naissance et dans leur développement, c'est la femme Américaine qu'il faut considérer et comprendre d'abord. Tâche malaisée par tout pays et davantage encore quand il s'agit de créatures aussi complètes et aussi complexes, dont chacune est une volonté à part, un petit univers d'idées, de sentiments, d'ambitions. — A tout hasard voici quelques réflexions, et, de nouveau, quelques crayonnages, choisis entre deux cents autres, comme un peu plus représentatifs.

---

Un premier problème s'impose, d'ordre tout historique et dont la solution expliquerait du moins comment s'est fabriqué ce produit suprême de cette civilisation. D'où vient que les hommes de ce pays, si énergiques, si volontaires, si dominateurs, aient laissé leurs femmes secouer plus entièrement que partout ailleurs l'autorité masculine? Il semblerait que ces rudes conquérants, habitués à tout voir plier devant leur audace et leur brutalité, dussent être les plus incapables de tolérer à leur foyer une volonté, une initiative, une action, une

personnalité enfin, égale à la leur, qui existe par soi-même, à côté et en face d'eux. Le fait est là, indiscutable, et, s'il s'observe davantage dans la vie mondaine, le moindre détail le révèle également ailleurs. Pas un hôtel, pas une banque, pas un édifice public qui n'ait une entrée des dames, par où ces dernières vont et viennent, aussi indépendantes, aussi maîtresses d'elles-mêmes que peuvent l'être les hommes. Une d'elles monte dans un de ces tramways électriques ou à chaînes comme il en foisonne aux Etats-Unis. Toutes les places sont prises. Dix-neuf fois sur vingt, un homme se lève pour donner à la nouvelle venue un siège qu'elle accepte sans remercier, tant la prévenance lui paraît naturelle. Si cette règle souffre une exception, c'est que certaines femmes trouvent abusif et humiliant d'être traitées autrement que les hommes. Que les jeunes filles des meilleures familles sortent seules en voiture et à pied, c'est un trait de mœurs tellement connu qu'on aurait honte de le citer, sinon pour le traduire dans sa vérité. C'est la preuve de leur libre allure et aussi du respect que les Américains ont pour elles. Un homme qui regarderait une femme seule avec trop d'attention serait si déconsidéré que même les pires malotrus ne s'y hasardent guère. Que dis-je? Ils n'y pensent pas, tant l'habitude est prise de l'égalité entre les deux sexes. Et elle va, cette égalité, du petit au grand. Vous visitez une école publique, vous y voyez les filles travaillant avec les garçons, et la leçon faite indifféremment par un homme

ou par une femme. Vous entrez dans un laboratoire d'université : des jeunes filles sont penchées sur le microscope, qui regardent une préparation anatomique côte à côte avec des étudiants. Vous recevez un reporter qui vient, sans se nommer, de la part d'un grand journal : c'est une femme et qui demande à vous interviewer. Vous cherchez l'adresse d'un médecin : vous constatez que le nombre des femmes-docteurs est égal à celui des hommes, ou sinon égal, assez élevé pour que l'exercice de ce métier ne soit plus parmi elles une exception. Vous allez dans un tribunal, le secrétaire qui transcrit les arrêts est une femme. Des femmes sont avocats. Des femmes sont pasteurs de certaines églises. En tête d'un livre consacré au recensement des fonctions qu'elles occupent aux Etats-Unis, une d'elles, et qui est un poète de valeur, Julia Ward Howe, a écrit cette phrase orgueilleuse. Elle explique mieux que de longs commentaires l'appétit d'activité qui distingue ici la revendication féminine : « *La théorie que la femme ne doit pas travailler est une corruption du vieux système aristocratique... Le respect du labeur est le fondement d'une vraie démocratie...* » Quoi d'étonnant si des créatures qui ont cet orgueil hardi, cette conscience affirmée de leur individu et qui se sont conquis un droit d'action dans les emplois les plus étrangers à leur sexe, règnent sans conteste dans l'emploi le plus fait pour elles, le maniement de la vie sociale ? L'origine même de cette vie sociale en Amérique, telle que je l'ai mar-

quée déjà, veut qu'il en soit de la sorte. Ici les femmes qui sont du monde n'ont pas reçu comme chez nous, comme en Angleterre, une autre éducation que celles qui n'en sont pas. Leur naissance n'est pas autre. Leur famille n'est pas autre. Leur caractère n'est pas autre. Elles y apportent la même vigueur de résolution, la même force de réalisme, la même indépendance de personnalité. Il reste à savoir pourquoi l'homme laisse naître et grandir cette indépendance.

Il y a des raisons complexes à ce phénomène et que d'excellents observateurs ont signalées. Tout d'abord cette fièvre de démocratie justement, cette idolâtrie de la doctrine égalitaire qui fut pendant cent ans une des passions et une des fiertés de l'Américain. Encore aujourd'hui, et quoique dans certaines villes de l'Est les vieilles idées Européennes fassent invasion et déposent quelque peu de ce que ce jacobin de Stendhal appelait énergiquement le « virus aristocratique », cette idolâtrie de l'égalité demeure très vivante dans la classe moyenne. J'ai vu une salle de théâtre se soulever frénétiquement à ce mot d'un ouvrier entrant au cabaret : « *I am a free born American citizen and I will go where I please...* (1). » De telles théories ont leur logique. L'égalité de la femme et de l'homme était au terme de celle-là. Les sectes religieuses y ont contribué en donnant à la femme la

(1) « Je suis né libre citoyen Américain, et j'entends aller où il me plaît... »

possibilité de prêcher comme à l'homme, par conséquent de se considérer et de se faire considérer comme son égale en raison, en éloquence, en autorité. Il y a des femmes à l'origine de beaucoup d'entre ces confessions. C'est Ann Lee qui a fondé les *Shakers*. C'est Barbara Heck qui a réformé les Méthodistes. C'est Lucretia Mott qui a donné leur croyance aux *Hicksites*, aux « Amis », qui prêchent, comme Tolstoï, l'obéissance à la lumière du dedans, « *obedience to the light within...* » Sans cesse vous trouverez dans les journaux des annonces comme celle-ci que je copie dans un journal d'Albany : « *Rev. Anna H. S\*\*\* will adress the men's mass meeting at Jermann Hall at 4 o'clock, to which no boys under 16 will be admitted...* (1). » — Traitées ainsi aux offices, les femmes devaient garder et elles gardaient à la maison une place que les conditions de la conquête du vaste continent achevèrent de rendre plus haute. Dans ces hameaux de pionniers qui, poussés toujours plus avant vers l'Ouest, ont marqué les étapes de la grande démocratie en train d'aller de l'Atlantique au Pacifique, les femmes étaient peu nombreuses. Elles étaient bien nécessaires au maintien de cette existence à demi sauvage, où l'homme avait à lutter contre la nature et contre l'homme tout ensemble. Maltraitées, elles n'auraient pu vivre, elles seraient mortes comme est morte la mère de Lin-

(1) « La Rév. Anna H. S\*\*\* prêchera à la réunion des hommes au Jermann Hall, à quatre heures. Les garçons au-dessous de seize ans ne seront pas admis »

coln, prise de ce mal mystérieux de la prairie, de cette « *milk sickness* » qui ne pardonne pas. Il fallut les ménager et les protéger. Une sorte de chevalerie singulière se développa ainsi, dont les signes se retrouvent dans ces pièces de mœurs locales que les Américains excellent à écrire, à monter et à jouer. Un type y revient sans cesse, celui d'un campagnard de l'Ouest, personnage rude, amer et loyal, qui chique, qui boit, qui nasille un affreux argot; mais il reste capable, quand il s'agit d'une femme, du plus romanesque point d'honneur. Nulle part je n'ai rencontré ce singulier héros mieux représenté qu'à Boston dans une comédie intitulée « *In Mizzoura*, — dans le Missouri », et par un acteur du nom de Godwin. Ce cow-boy mâtiné de don Quichotte sauvait la vie à un de ses rivaux sur le point d'être lynché par une foule furieuse. Avec son masque gouailleur et tendu, sa joue enflée de tabac, ses jets de salive projetés au loin, le son crapuleux de sa voix, son chapeau en arrière et son automatisme impassible, le comédien apparaissait comme l'incarnation même du goujat sentimental et honnête. Il y avait pour moi, simple étranger, un contraste étonnant entre les applaudissements dont le public soulignait ses générosités et l'aisance avec laquelle ce même public acceptait l'idée du lynchage. L'une et l'autre chose est dans les mœurs.

C'est par des centaines d'influences pareilles que s'est élaborée la création particulière de la femme Américaine. Ce sont les racines par les-

quelles l'indépendance frivole et capricieuse d'une fille de millionnaires va plongeant au loin dans les sources de la vie nationale. Il y a aux rapports si étrangement déconcertants de l'Américain et de l'Américaine une raison plus profonde encore, du moins à mon avis, et physiologique, celle-là. Mais quand il s'agit des lois qui régissent les relations des sexes, il faut toujours en revenir à la physiologie. Si les Orientaux, par exemple, ont réduit leurs femmes à un affreux état d'esclavage et de dégradation, c'est qu'ils les ont aimées avec la plus violente sensualité. Or il se cache dans toute sensualité un fond de haine, parce qu'il s'y cache un fond de jalousie bestiale. Si tout en laissant, dans le monde Latin, plus de liberté aux femmes, nous n'acceptons pas sans révolte l'idée de leur indépendance et de leur initiative personnelles, c'est que nous éprouvons, à travers des raffinements de toute nuance, un peu de ce qu'éprouve l'Oriental. La sensualité et le despotisme de sa jalousie sont là. Si l'Anglais, au contraire, laisse à l'Anglaise plus de liberté, c'est que le climat, la race, la religion ont maté davantage en lui l'ardeur du tempérament. Le « *sera juvenum Venus* » de Tacite est aussi vrai des jeunes gens d'Oxford qu'il était vrai des jeunes gens Germains du premier siècle. Tous ceux qui ont étudié de près les jeunes Américains s'accordent à dire qu'ils sont, sur ce point, pareils aux jeunes Anglais, et plus froids encore. Il suffit de penser aux conditions où s'est fait le pays pour comprendre qu'il doit logique-

ment en être ainsi. Les efforts ininterrompus auxquels ces gens ont dû s'acharner pour conquérir le sol sur les Indiens et sur la nature, la tension nerveuse qu'ils doivent soutenir maintenant encore pour suffire à l'âpreté de la concurrence, la médiocre nourriture, l'absence de vin et l'intoxication de l'alcool, la fièvre religieuse et l'ardeur politique, vingt causes ont empêché la race de se développer du côté de la volupté. Les arts et la littérature sont choses récentes, en sorte que l'imagination passionnelle n'a pas eu non plus ce dangereux aliment. Un petit fait est étrangement significatif. Il n'y a pas aux Etats-Unis une statue entièrement nue. Dernièrement les gens de Boston ont refusé d'accepter, pour la façade de la bibliothèque, deux enfants du grand sculpteur Saint-Gaudens, parce qu'ils étaient sans vêtements. La municipalité de Chicago a forcé un autre sculpteur de vêtir une Hébé destinée à une fontaine et qu'il avait faite sans voiles. Ces circonstances réunies ont eu ce résultat que le désir de la femme est demeuré au second rang dans les préoccupations de ces hommes. Ce désir, en s'assouvissant, a pu ne devenir ni morbide, ni douloureux. L'espèce de cruauté qui se développe dans la trop ardente convoitise est le principe véritable des grandes inégalités de législation et de mœurs, par lesquelles se manifeste la secrète fureur du mâle en défiance de la femelle. Cette cruauté n'existe pas dans la sensibilité de l'Américain. Il semble que cette diminution relative dans l'importance donnée à la vie

sensuelle ait modifié, bien légèrement, mais modifié tout de même, jusqu'à la différence d'aspect entre ces deux sexes. Je me souviens qu'à Cambridge, en visitant le *Hasty Pudding*, un des clubs où les étudiants de Harvard jouent la comédie, j'eus l'occasion d'examiner des photographies où ces jeunes gens étaient représentés dans des rôles et des costumes de femmes. La similitude était surprenante, presque l'identité, entre ces portraits et ceux de leurs sœurs ou de leurs cousines, de ces grandes filles sans beaucoup de poitrine, aux épaules tombantes, à la taille souple, qui ont suivi des cours de souplesse et de *high-kicking*, qui savent lancer leur pied à la hauteur de leur tête et tomber de leur haut sans se faire mal. Le type de l'homme, en s'affinant dans le sens de la vigueur nerveuse, a perdu de sa lourdeur primitive, et d'autre part le type de la femme, hardie, énergique et entraînée, s'est comme paré d'une grâce plus décidée, plus affermie, moins voluptueuse et délicatement masculine. — Ce ne sont là que des indications. Elles aident pourtant à mieux comprendre ce qui fait non pas le tout d'une nation mais ses dessous, l'animalité de la race. Et la vie mondaine a beau être luxueuse, artificielle et comblée, c'est cette race qui lui donne son fond, ou, pour prendre une comparaison plus exacte, la trame de l'étoffe que viendront fleurir les broderies.

Cette apothéose de la femme, qui est le trait original de la « Société » en Amérique, est d'abord et surtout l'apothéose de la jeune fille. Ces mots si simples sont encore deux mots à traduire, car il est probable que sur tous les points, — en réservant, bien entendu, celui de l'honneur, — ils expriment exactement le contraire aux Etats-Unis et en France. Ce qui frappe tout d'abord le voyageur qui a tant entendu parler de ces jeunes filles Américaines, c'est l'impossibilité absolue de les distinguer des jeunes femmes. Le fait si commenté qu'elles aillent et viennent toutes seules ne suffirait pas à établir cette confusion. L'identité va plus loin. Elles ont les mêmes bijoux, les mêmes toilettes, la même liberté du rire et de la parole, les mêmes lectures, les mêmes gestes, la même beauté déjà tout épanouie, et grâce à l'invention du « chaperon », il n'y a pas une partie de théâtre ou de restaurant, pas un thé où elles ne se rendent, toujours seules et sur l'invitation de n'importe quel homme de leur connaissance. La qualité de cette surveillance officielle est mesurée par cet autre fait que la jeune fille en l'honneur de laquelle le *bachelor* organise une partie choisit d'ordinaire ce chaperon elle-même. Plus ce chaperon est jeune, plus il est apprécié. La jeune veuve et la *grass widow*, — la jeune femme séparée, divorcée, ou simplement isolée de son mari momentanément, — remplissent les conditions idéales du rôle. Autant dire que ces jeunes filles, assises chez Delmonico en compagnie de trois jeunes gens et dudit

chaperon, ou qui s'en vont prendre le thé chez un autre jeune homme, sont aussi libres que si elles n'avaient personne pour répondre d'elles qu'elles-mêmes. Cette habitude de se gouverner sans contrôle se manifeste par cette assurance singulière de leurs physionomies. Un des hommes les plus aimables de New-York, et qui est un poète, a eu l'idée de se composer un musée de miniatures où il a fait figurer avec leur permission toutes les beautés professionnelles de sa ville. Je me souviens qu'en examinant à la loupe les vitrines sous lesquelles sourient cette centaine de jolis et fins visages, je cherchais à deviner ceux sur qui le mariage avait passé, et je ne le pouvais pas. Que leur apportera-t-il en effet de plus quand il viendra? Des devoirs, un mari à subir, des enfants à soigner, une maison à tenir. Aujourd'hui, la jeune fille ne porte le poids d'aucune chaîne. Elle le sait, et qu'elle jouit de son temps le meilleur. Elle ne gagnera pas une liberté, une fois mariée, et elle aura moins d'occasions de se divertir. Aussi la plupart du temps se marie-t-elle tard. Si ce n'est pas tout à fait une fin pour elle, comme pour le jeune homme de Paris qui se décide à rompre avec sa vie de garçon, c'est un petit commencement d'abdication. La plupart ne s'en cachent pas. « Il faut bien nous amuser avant le mariage, » me disait gaiement une d'entre elles; « est-ce qu'on sait ce qui viendra ensuite?... » Les procès en divorce dont les journaux publient de temps à autre le compte rendu prouvent que cette jeune personne

avait autant de bon sens que de beauté. Pour ma part, et après avoir regardé de près bien des conditions humaines, je crois que pour un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans les chances les plus complètes de bonheur sont d'être un Anglais de bonne famille achevant ses études à Oxford, et pour une jeune fille d'être née Américaine, d'un père qui a fait sa fortune dans les mines, les chemins de fer ou les spéculations de terrain, et d'arriver avec de bons parrains dans la société de New-York ou de Washington.

Au premier regard cette liberté absolue donne à toutes les jeunes filles une apparence identique. C'est d'après elles que nos auteurs ont composé le type classique de l'Américaine du roman et du théâtre. Nos gens l'ont fabriqué de la façon la plus simple : de très mauvaises manières avec un fond de naïveté, et voilà la poupée debout. Mais ce n'est qu'une poupée, et les deux éléments dont ils l'ont faite me semblent également faux. La jeune Américaine, quand nous la voyons chez nous, peut nous paraître mal élevée, parce que nous la comparons au type conventionnel de notre jeune fille à nous, lequel, entre parenthèses, n'est pas non plus très exact. Vue chez elle et de tout près, on se rend compte que cette liberté d'allures s'associe indifféremment à la meilleure et à la pire éducation. Après très peu de temps vous distinguez parmi elles, et très nettement, celle qui est *fast*, comme ils disent, et celle qui ne l'est pas, celle qui se complait à exciter, à éveiller, à frôler le désir



de l'homme, et celle avec qui la familiarité morale, à plus forte raison physique, est impossible. Quant à la naïveté, lorsque nous appliquons ce mot aux jeunes filles, nous autres Français, nous supposons toujours qu'il n'y a pour elles au monde qu'une question, celle de l'amour. Nous admettons implicitement que c'est là l'essentiel de leur existence, comme de toute existence de femme. Nous nous demandons ce qu'elles en rêvent, ce qu'elles en savent, et notre mesure de leur innocence, de leur virginité d'âme si l'on veut, est tout entière dans la réponse. Il est sous-entendu que leur connaissance des choses de la vie réelle est en accord avec cette unique révélation. Cette mesure n'est pas applicable à l'Américaine; car pour celle-ci, de même que pour l'Américain, cette question de l'amour est d'habitude reléguée à l'arrière-plan. De savoir si elle sera ou non mariée selon son cœur, si elle vivra un roman ou ne le vivra point, ne joue le plus souvent aucun rôle dans sa pensée. Même pour celles qui semblent le plus occupées de plaire et qui abusent le plus de la coquetterie physique, — l'espèce semble plus rare que ne le croient les Français, plus commune que ne l'avouent les Américains, — cette relation avec l'homme représente, neuf fois sur dix, un fait de vie sociale. C'est une manière de s'assurer des triomphes d'amour-propre, de devenir ce que les journaux appellent : « *prominent people in society*, » par l'abondance des adorateurs. Cette coquetterie n'est pas pour elles aussi dangereuse qu'elle le serait ailleurs, à

cause de la réserve de l'Américain d'une part, et de l'autre à cause de leur entente profonde du caractère masculin. Elles ont commencé si jeunes de vivre avec les hommes en intimité, qu'elles sont à leur égard comme les enfants d'un écuyer de cirque peuvent être pour des chevaux. Une d'elles me parlant d'une de nos communes connaissances, une Espagnole mariée à Rome et très malheureuse, me disait : « Elle ne sait pas manier son mari... — *She does not know how to manage him...* » Et elle me racontait comment s'y est prise au contraire la rivale de cette femme pour séduire et garder ce mari infidèle. L'espèce d'innocence avertie que supposent de telles réflexions n'est pas très intelligible pour nous. Un jeune diplomate, qui a vécu ici plusieurs années et à qui je rapportais cette causerie, pour en connaître la valeur exacte, me résumait son impression à lui, qui est sévère, par ce mot : « Elles ont la dépravation chaste... » Il ajoutait à l'appui de son épigramme des anecdotes sur les fiançailles, les engagements, c'est le terme consacré : « J'ai connu, » me disait-il, « beaucoup de jeunes filles engagées avec des jeunes gens qu'elles n'avaient nullement l'intention d'épouser. Ils leur plaisaient comme fiancés. Elles n'en auraient pas voulu comme maris. J'en ai connu d'autres qui cachaient des mois durant un engagement sérieux afin de garder plus longtemps les hommages qui se détournent de l'*engaged girl*. L'engagement pour la jeune fille, c'est neuf fois sur dix ce qu'est l'état intéressant pour la jeune

femme. Elle le dissimule jusqu'au moment où il lui est impossible de ne pas l'avouer... » Je ne vois, dans ces petits faits, que j'ai lieu de croire très vrais, ni la preuve d'une rouerie ni l'indice d'une perversité. C'est le signe que la jeune fille Américaine est avant tout une créature de tête, dressée par nature et par éducation à se tenir en main. « Qu'avez-vous? » demandait à une d'entre elles un de nos compatriotes en route pour l'exposition de Chicago et qui s'était attardé à New-York. Il venait de se trouver deux dîners de suite à côté de cette jeune fille qu'il sentait singulière, le second soir, et très différente de la veille. — « Je suis un peu nerveuse, » répondit-elle, « quel qu'un est venu me voir à cinq heures qui s'est conduit comme je n'aime pas. Je vais être obligée de cesser ma flirtation avec lui, c'est très dommage... *He is so bright a fellow...* » — Comment traduire ce mot *bright*, avec ce que les Américains lui ajoutent de sens, avec ce qu'ils y font tenir d'adaptabilité rapide et de puissance d'effet? Comment se rendre bien compte aussi de ce que pense une honnête fille qui se confie de la sorte à un passant connu d'hier? Ce sont ces franchises qui me paraissent précisément une preuve d'une simplicité que nous interprétons mal. Pour reprendre ma comparaison de tout à l'heure, je suis sûr que cette enfant n'attachait à la mauvaise tenue que le *bright fellow* avait eue auprès d'elle, pas beaucoup plus d'importance qu'au bronchement d'un poney qu'elle eût mal conduit, — « *badly ma-*

*naged* ». Il s'est couronné. On ne pourra plus l'at-teler. C'est dommage. « *He was so bright a poney...* » Corrompue ou passionnée, la fille qui attache une importance extrême aux choses de l'amour, comme en Italie et comme chez nous, ou bien n'en parle pas ou bien en parle sur un autre ton.

Précisément parce que la jeune fille Américaine ne fait pas tourner toute son imagination autour des problèmes du sentiment, son caractère comporte des nuances plus nombreuses que celui de ses pareilles d'Europe. Ces dernières attendent, pour se développer vraiment, que leur cœur ait parlé et qu'une influence d'homme ait commencé de les façonner. L'Américaine, elle, existe par elle-même. Elle le sait. Elle le veut. Elle en est fière. Elle n'a rien de commun avec la Galatée du mythe païen qui reçoit tout de Pygmalion, depuis l'expression de sa beauté jusqu'à la flamme de son âme. Son individualité est déjà complète quand elle arrive au mariage, — le plus tard possible, ai-je déjà dit, pour peu que ses parents aient quelque fortune. Elle prétend choisir un époux qui les remplace, ces parents commodes, en indulgence et aussi en richesse. Elle ne compte qu'à demi sur la générosité de son père qui n'est pas obligé de la doter et qui peut, une fois mariée, réduire sa pension à un chiffre dérisoire. Une d'elles, une blonde aux grands yeux bleus un peu railleurs, de ces yeux où il y a de la tendresse et de l'ironie, avec un nez spirituel, frémissant et imper-

tiennent à la fois, me racontait, entre deux sourires de ses admirables dents où ne brillait pas un point d'or : « Maman dit que l'amour est comme un mal de dents. Jusqu'ici je n'ai jamais eu besoin de dentiste. Je n'épouserai qu'un homme riche, très riche. Le reste viendra quand il pourra, ou ne viendra pas. En ce moment j'ai preneur à cinq millions. Ainsi rien ne presse... » Et rêveuse : « Je voudrais surtout être veuve. J'ai toujours rêvé de perdre mon mari le jour de mon mariage. J'aurais ainsi moins de regrets, le connaissant moins. Je voudrais, le jour de la cérémonie, en descendant de l'église, le voir tomber foudroyé à mes pieds. C'est si gentil d'être une jeune veuve... » La moqueuse personne, elle avait dix-neuf ans, se calomniait avec le délice d'une fille spirituelle qui pose devant un romancier Français, — *French novelist*. — Ces deux mots ont toujours un vague attrait de scandale. — Son paradoxe ne faisait que charger sa réelle pensée, à savoir qu'elle avait bien le temps de troquer son sort contre un autre. Beaucoup de ses compagnes pensent comme elle. C'est pour cela qu'elles prolongent volontiers leur célibat jusqu'à vingt-cinq ou vingt-six ans. Durant ces longues années d'une indépendance sans contrôle, chacune se laisse aller à ses goûts, à ses fantaisies, à sa nature enfin, que si peu de gêne opprime. Il en résulte que les originalités de cette nature se développent avec plénitude. D'innombrables types s'élaborent ainsi, dont un voyageur de quelques mois ne saurait avoir la prétention de

fixer même les plus généraux. Ceux que je vais crayonner ne sont pas les plus heureusement choisis peut-être. Ils auront du moins ce mérite d'avoir été copiés sur le vif.

---

Le plus naïf de ces types de jeune fille et à mon avis le plus attendrissant, pour des raisons que je dirai, c'est la *Beauté*. Il y en a deux ou trois pour chaque ville, et d'une royauté tellement reconnue que vous recevez couramment des invitations rédigées de la sorte : « Venez donc prendre le thé demain, après-demain, pour rencontrer Miss <sup>\*\*\*</sup>, *the Richmond beauty*... » J'ai pris Richmond au hasard : à la place mettez Savannah, Charleston, Albany, Providence, Buffalo, telle cité du Nord ou du Sud qui vous conviendra. La *Beauté* doit, pour mériter son titre, être belle en effet de cet éclat rayonnant qui dans un bal, dans un dîner, au théâtre, éteint toutes les autres femmes. Il faut qu'elle soit très grande, très bien faite, que les lignes de son visage et de sa taille se prêtent à ces reproductions dont les journaux et leurs lecteurs sont si friands. Il faut aussi qu'elle sache porter la toilette avec cette fastuosité, inséparable ici de l'élégance. Une fois reconnue, c'est pour elle, qui n'a quelquefois pas plus de vingt ans, l'entrée dans une espèce d'existence officielle, presque civique. Son nom s'imprime tout seul dans les colonnes des feuilles consacrées au *Social gossip*, tant les

ouvriers l'ont déjà composé souvent. Elle fait partie des grands dîners et des grands bals comme les roses à un dollar pièce et le champagne brut. Sa ville ne lui suffit pas, ou plutôt elle ne remplirait pas sa mission si elle n'allait représenter cette ville à New-York, à Washington, à Newport, dans tous les concours hippiques, toutes les régates, toutes les courses où la société Américaine défile comme au théâtre. Elle est en effet une actrice du monde, et, dans cet ordre, un champion, elle aussi, comme un maître de billard ou d'échecs, — soyons plus nobles, — comme un pugiliste, comme Jim Corbett, le Californien. Pour que son succès soit complet, il est nécessaire qu'elle aille concourir *abroad* et tenir à Paris, à Londres, à Rome, son premier rôle de salon. Quand elle est revenue d'Europe avec sa moisson de lauriers, elle ne désarme pas encore. Il y a du *record* dans ses triomphes, et le jour où elle sera vraiment, incontestablement dépassée par une rivale, il en sera d'elle comme du boxeur de Boston, de l'infortuné J.-L. Sullivan qui ne compte plus, depuis qu'il a été une fois vaincu, — comme du *Teutonic* ou du *Majestic* depuis que la *Campania* est arrivée d'Europe en cinq jours, douze heures, sept minutes. Les autres avaient mis cinq jours, seize heures et quelques minutes. C'est fini, ils appartiennent au passé. La *Beauté* a derrière elle, pour soutenir les dépenses folles d'une existence toujours parée, un père que le plus souvent on ne voit jamais, qui partage sa vie entre son office, son club, et, quel-

quefois, dans certaines villes, le bar du plus grand hôtel. Sa fille, à laquelle il sert un revenu qui suffirait à des trousseaux de princesse, lui tient au cœur par des sentiments complexes, où il entre moins d'affection que d'orgueil. Il reste des saisons entières sans la voir, lorsqu'elle voyage de l'autre côté de l'Océan. Même quand elle est aux Etats-Unis et à la maison, les repas qu'il prend avec elle peuvent se compter. Il l'aime pourtant, par une de ces espèces de déplacements, par une projection de sa personnalité comme Balzac en a décrit une, avec le défaut de son grossissement habituel, quand il a montré l'amitié de Vautrin pour Lucien de Rubempré. « Il était mon *moi* brillant et jeune, » dit le forçat; « je passais son habit, je montais dans son tilbury, j'entrais dans les salons avec lui du fond de ma chambre... » Il est probable que l'homme d'affaires, en train de peiner sur des projets de chemins de fer et sur des organisations de manufacture, accompagne sa fille d'une imagination analogue. C'est son argent qui marche, cette jeune fille, c'est-à-dire sa volonté, son travail, ce qu'il a de plus intime en lui-même. Soit qu'il la marie à quelque noble Italien, Anglais ou Français, soit qu'il la refuse à ce même noble, — la vanité du père Américain revêt l'une et l'autre forme, — elle lui sert à se prouver sa puissance. Il a cette fille, comme il a un immeuble de vingt étages qui porte son nom, une galerie de tableaux mentionnée dans le guide, — comme il a ses stocks aussi : « Je connais ma